

CHAPITRE PREMIER

Il faudrait, pour écrire la chronique des Annequin dans ces années-là, un style à la fois morne et triomphant.

L'ascension interrompue recommença. Isabelle Tortequenne s'éloignait, descendait, prenait sa vraie place, couchée sous six pieds de terre. Quelque part, à l'autre bout de l'Europe, dans la Russie rouge, Noël se livrait à son triste délire. Tant mieux si ce ferment hâtait un peu la dissolution d'un monde dément et mal né ! Ici, en somme, bon débarras. Mme veuve Annequin gardait pour elle, honteusement, les lettres de son fils perdu.

La bourgeoisie reconnaît les siens. Comment eût-elle tenu rigueur à ces nouveaux venus, d'une aventure misérable dans laquelle leur nom seul s'était trouvé pris ? Ils avaient été parfaits dans l'épreuve, jouant le jeu avec une fermeté, une adresse, une discrétion qui imposaient le respect. On avait rarement vu un scandale si vite et si bien étouffé : on n'y songeait plus guère que pour admirer la maîtrise de la parade. Savoir s'effacer, se taire ; se montrer humain envers l'égaré, par respect de son sang, mais l'expulser de la tribu ; marquer le coup avec dignité ; attendre déceimment la fin

d'un deuil, la venue naturelle de l'oubli; ni protestations ni plaintes. Quelle réussite! Que de vertus! Les ennemis eux-mêmes – les envieux qui ambitionnent les places abandonnées, les jaloux qu'offense une trop prompte grandeur – ne pouvaient le nier sans indécence. Et, par bonheur, le petit peuple, qui fait du bruit, s'en contente et se hâte d'oublier.

Le meurtre de vingt-deux devint vite l'un de ces souvenirs troubles qui mettent sur une famille une tache de fatalité, la poétisent. La bourgeoisie a ses petits Atrides; elle s'en trouve flattée en secret. Il n'est que d'un surcroît de tenue, c'est-à-dire de patience. Un deuil en somme, sans enfreindre une seule règle: un peu plus long, un peu plus lourd. Un an, deux ans passent; dans les salons, on baisse la voix mystérieusement: «Quand cela leur est arrivé...» Et si quelque parvenu qui ne connaît pas encore les rites, quelque tête chaude qui veut briller à bon compte dit tout haut: «Quand leur frère tua sa femme...», un silence peiné accueille ces grossières paroles et le personnage le plus qualifié de l'assemblée remet d'un mot l'atmosphère au point: «Ce fut pour eux un tel malheur!»

Sans doute, on se demande où se trouve le mauvais garçon. Il vient des bruits. Au point où en sont les choses, il n'en pourrait venir assez. «Il paraît qu'il est chez les bolchevistes...» Un meurtrier s'enfuit chez les rouges, naturellement; il s'y trouve à sa place. L'esprit jouit à mesurer une réalité si naturelle, une telle perfection de la destinée. Qu'on invente mille aventures au fugitif, les plus cruelles et les plus hideuses, c'est sans dommage désormais pour la tribu. Plus son infortune sera noire, plus on la plaindra.

Quelques retours du mal. Quelques basses campagnes. Ce qu'il faut de calomnie manifestement injuste, pour faire un petit halo de persécution autour des calomniés. Quelle perfidie prévaudrait contre cette évidence: les Annequin ont

pâti dans leur chair et dans leur nom ; ils ont eu la bonté de sauver l'indigne, la dignité de le chasser. Ardoise nette. Dans un coin, en haut, un bon point.

Et les maisons sont là, au milieu de la ville, vastes, solides et payées. Dessus, gravé dans le cuivre, un certificat d'honorabilité : Hervé Annequin, avocat ; Docteur Blaise Annequin, médecin des Hôpitaux. Là-bas, dans un village, un prêtre exemplaire, modeste, généreux, délicat. Rien ne manque à ce tableau rassurant : la vieille mère qui, toute sa vie, n'existera que pour ses deuils, qui, chaque matin, dans ses lainages noirs, va à la messe à pied ; le lycéen, beau comme une image, et si bien élevé ; ces petites filles, et l'une d'elles avec sa peau transparente, ses paupières bleues, ses épaules voûtées, « Ah ! vous verrez, cher monsieur, cette enfant ne vivra pas... » « Quel malheur ce serait, madame, pour des gens si éprouvés déjà ! »

Les deux aînés Annequin avaient toujours été très liés. La faible différence de leurs âges ; leur compagnonnage au collège ; leur vie commune à l'université – étudiants pauvres qui habitaient la même chambre, dormaient dans le même lit ; leurs caractères jumeaux et complémentaires que la vie devait sans cesse rendre tributaires l'un de l'autre : il sembla que la victoire les eût encore rapprochés. Peut-être aussi qu'ayant à se sauver, faire front contre le meurtrier et assumer ensemble la responsabilité de son exil, ils avaient en commun une sorte de vague remords et que, malgré leur certitude d'avoir bien agi, ils éprouvaient confusément le besoin de se rassurer l'un l'autre, de se montrer chaque jour un front serein, des yeux nets.

Ainsi, il ne se passa presque plus de journée sans que les Hervé et les Blaise se vissent. Chez les uns ou chez les autres : au hasard d'abord. Puis, comme ils avaient un égal besoin d'ordre, un goût égal des traditions et des rites, on demanda aux femmes de fixer leurs jours. On dîna chez Blanche le jeudi ; on déjeuna chez Lola le dimanche. Occasion pour les enfants de s'aimer, de prendre conscience

de la réalité familiale, de l'esprit de la tribu. Mme veuve Annequin assistait à ces agapes.

Blanche avait tiré un excellent parti des loisirs que lui imposait le deuil. Comment penser à sa maison quand elle devait faire acte de présence au thé des amies, aller, armée de deux raquettes, causer autour des courts de tennis, assister aux pièces qu'il faut avoir vues, veiller à renouveler ses robes? Ce n'était pas le goût qui lui avait jamais manqué mais le temps. Elle s'aperçut, non sans malaise, que rien chez elle ne lui plaisait plus, que les plafonds outrageusement dorés criaient l'avant-guerre, que les papiers des murailles ne gagnaient rien à pâlir parce qu'à mesure ils passaient de mode, que les meubles de ses parents avaient tout de même trop l'air « dix-neuf cent » et que ses propres achats faits après guerre, au hasard des modes successives – table de Chine pour le thé, vagues poufs, coussins énormes –, revêtaient chaque jour un aspect plus accusé d'absurdité. Blaise ne voyait aucune utilité à des changements; en tout cas, aucune urgence. Mais il avait à se faire pardonner Noël. À peu près consignée chez elle quand son être exigeait autant le spectacle du monde que le pain, il était humain de donner à Blanche cette diversion qu'elle demandait – humain et prudent. Blaise lui ouvrit donc un crédit, lui recommandant de ne le point dépasser. Elle promit et tint parole. L'important pour elle était moins la chose achetée, sa valeur durable, sa conformité à un canon, que l'achat lui-même – cette joie – et le changement – cette volupté. Bonne fille, de celles dont on dit qu'elles ont du goût parce qu'elles possèdent le don de percevoir les goûts nouveaux, elle avait un sens des styles, aucun sens du style. En fallait-il tant? Elle explora les magasins de la ville, s'en fut à Lille, à Paris. On sentait venir alors cette révolution des arts décoratifs qui devait trouver son expression en 1925.

De cette révolution, Blanche se fit militante. Il faut peut-être se louer qu'elle vît peu de monde en ce temps-là : elle eût bouleversé la ville. Elle ne bouleversa que sa maison. Les meubles Destevelle dont elle s'était longtemps montrée si fière allèrent s'entasser dans les greniers. Grâce à des échanges, quelques-uns émigrèrent. Entre les plafonds passés à l'émail, les murs rhabillés de papiers unis, les parquets dont une moquette unique dissimula les diversités vinrent se ranger des assemblages de panneaux lisses dénommés armoires, secrétaires, buffets, bahuts, des sièges magnifiquement linéaires et incommodes, des tables plates qui n'attendaient que la chaleur pour montrer les plus belles courbes. À mesure, Blaise s'épouvantait. Mais au contraire d'Hervé, il se piquait de ne rien connaître aux choses de l'esthétique. Et tout fut parfait, assurément, puisque les rares hôtes de ces temps infortunés clamèrent leur admiration devant ce spectacle. Tous, sauf, il est vrai, Lola qui complimenta comme l'exigeait la politesse, mais les lèvres pincées, les yeux réprobateurs.

C'est dans ces appartements nouveaux qui sentaient la térébenthine, la laine foulée et le bois frais, que les aînés Annequin, devant leurs épouses délivrées et ravies, concertèrent un jour les plans de leur nouvelle ascension.

C'était un de ces moments où tout ce qui semblait difficile et pénible soudain apparaît aisé : les fenêtres s'ouvrent ; l'air circule doucement ; on s'aperçoit que la lumière est douce à regarder, que les sons familiers plaisent à l'oreille, que les soucis se désagrègent dans l'âme, s'effacent, laissent disponible, accueillante ; il se fait une sorte d'accord pour oublier ce qui sépare, pour penser à l'unisson. À quoi bon tenter d'expliquer une coïncidence ? Il faut laisser sa part au hasard : elle n'est point trop grande.

Hervé et Blaise qui sans doute pour différents qu'ils fussent

avaient la même qualité d'esprit et qui depuis si longtemps vivaient parallèlement, éprouvant les mêmes angoisses, les mêmes scrupules, se trouvaient-ils amenés en même temps au même point, sentaient-ils en même temps qu'une période se fermait pour eux, qu'une période commençait?

On se mettait à table. L'oxtail rouge fumait doucement dans la soupière. La dernière lumière du crépuscule touchait la carafe où luisait le vin rosé.

– Eh bien! Hervé, et ton bâtonnat?

Hervé riait franchement, faisant remonter jusqu'au bord des yeux ses pommettes maigres.

– Eh bien! mon vieux, et ta chaire de thérapeutique chirurgicale?

Tout le monde rit aux éclats. Même les enfants, pour suivre: José un peu trop fort, Martine un peu trop bas.

– Il est temps, dit Blanche, de recommencer à penser un peu à soi!

Cette sortie surprit-elle Mme veuve Annequin? Elle se tourna vers sa bru et la considéra d'un regard étrange. Mais nul ne remarqua cet étonnement. Après une parole si naturelle, si généreuse, n'eût-il pu paraître injurieux?

Hervé et Blaise se recueillaient.

– Blanche a raison, dit sentencieusement Lola. Il faut faire tout son devoir, mais on ne peut toujours se sacrifier.

Sur de telles prémisses, on pouvait utilement causer. On le fit. Rien de tel, en famille, pour voir clair.

Les Blaise apprirent d'Hervé que M^e Caudenat, devenu l'an dernier bâtonnier « à sa place », appréciait un effacement auquel il devait une élection prompte et triomphale. « Vous méritez ma reconnaissance, Annequin. Je le sais. Et mes amis le savent comme moi. Dès à présent, considérez-les comme les vôtres. Et disposez d'eux. Vous êtes encore bien jeune, assurément, bien jeune, oui. Mais qu'est-ce que cela

fait? Place aux jeunes, après tout. Et le bâtonnat ne se donne point à l'ancienneté!»

M^e Caudenat dont les confrères irrévérencieux disaient qu'il portait sa chevelure blanche sous le menton avait été longtemps sans pouvoir comprendre qu'on pût, à peine passé la quarantaine, recevoir le bâton. Il le comprenait aujourd'hui qu'il l'avait, à l'extrême fin d'une carrière unie, honnête et médiocre, reçu lui-même. Cela ne le fâchait pas, à ce qu'il paraissait, que « ce jeune Annequin, impatient et avide », bousculât maintenant d'augustes vieillards. Et il mettait à ses pieds les voix dont il croyait pouvoir disposer, c'est-à-dire celles du centre gauche. Précieux appui pour Hervé qui, bien qu'élève des Jésuites et frère de prêtre – ou peut-être à cause de cela –, devait se rallier aisément les socialistes et les radicaux.

Peut-être, si habitué qu'il fût à calculer, se trompait-il cette fois-ci. Au palais, dans l'embrasement des fenêtres, quand, pour remplir les heures entre les plaidoiries, les jeunes confrères évoquaient l'élection de l'an prochain, un nom revenait sur leurs lèvres avec une fréquence déplaisante, celui de Macarou, Méridional quinquagénaire au verbe généreux – un émigré en somme, mais qui depuis si longtemps faisait retentir les vouîtes qu'il avait reçu ses lettres de naturalisation dans ces régions de mesure et de sens commun.

Les Hervé apprirent de Blaise que Pichalet allait bien mal. « Le malheureux ! » dit Lola, car elle compatissait à toute infortune. « Vraiment si grave ? » demanda Hervé qui mesurait à leur juste prix les faveurs du destin.

C'est lui qui, l'an passé, avait donné à Blaise l'idée d'intriguer pour que le vieux chirurgien installé depuis trente ans dans la chaire de pathologie et de thérapeutique chirurgicale fût autorisé, malgré son grand âge, à enseigner encore un peu de temps son art aux générations nouvelles. « Trois ans,

Blaise. Trois ans. Et tu joues à coup sûr!» La fatalité vient en aide à la patience...

Ici aussi pointait-il peut-être une ombre. Que le professeur Pichalet, hépathique et rhumatisant, dût bientôt céder la place, les dernières nouvelles donnaient à cet égard les indices les plus encourageants. Mais depuis l'an dernier, il y avait eu quelques changements dans le Conseil académique ; du Boitel y faisait la loi ; et ce neurologue vénérable et vénéré soutenait un rival. Blanche toutefois assurait qu'elle trouverait accès auprès de lui, grâce à un ami. Et de sa voix flûtée, elle ajoutait finement : « Ce que femme veut... »

En somme, une double entreprise à tenter pour consolider la fortune des Annequin et accroître leur gloire. De bons atouts. Quelques aléas. On jouerait plus serré. Tout irait bien.

En vue de cette double entreprise, on esquissa un double plan de campagne. Le dîner s'achevait. On passa au salon. Mme veuve Annequin se retira, emmenant José. Martine et Carole allèrent au lit.

– Et d'abord, dit Hervé, être informé.

Lola estima que pour être informé rien ne valait un grand dîner. C'était dans toutes les difficultés sa solution ordinaire. Et il faut convenir qu'elle avait fait ses preuves. Elle aimait à ce propos rappeler un mot de sa mère, née Salava, qui donnait une idée favorable de l'intelligence de cette dame et de son cynisme : « Les bons mets, les bons vins portent aux bonnes paroles. » Mme Leones, née Salava, disait aussi : « Promettre tout bas, ce n'est pas s'engager. Après un bon dîner, on promet tout haut et il faut tenir. » Dans ces sentences d'ailleurs, Lola ne voyait point malice.

Hervé et Blaise, qui, moins policés, tenaient toujours un peu l'offre d'un repas pour une corruption, élevaient quelques objections. Mais pour la forme. Puisque le monde allait ainsi...

Déjà les femmes faisaient assaut d'adresse pour obtenir, en donnant ce dîner, d'ouvrir la campagne. Blanche brûlait de faire à grand spectacle les honneurs de son nouveau home, mais Lola avait l'avantage de la tradition. C'est un de ceux dont on peut faire le moins aisément bon marché. Lola gagna donc la partie.

On convint de la date. La saison était avancée : juin commençait. En octobre, il serait trop tard, au moins pour Blaise, dont le sort se jouait avant la rentrée académique. Il fallait donc gagner les vacances de vitesse. Le début de juillet parut convenable. Déjà Lola s'affolait.

On arrêta la liste des convives. Les noms venaient d'eux-mêmes.

– Caudenat, naturellement, dit Hervé. Bordier qui est centre aussi ; aucune valeur, il le sait ; cela le flattera ; il parle beaucoup. Je ne pense pas qu'on puisse aller au-delà vers la droite pour le moment. La gauche, évidemment : Bravard, Mouniau et Devérias ; celui-ci fait déjà à peu près figure de socialiste. Il serait sage de s'arrêter là jusqu'à nouvel ordre. Deux ou trois jeunes remuants : Taupin, Mercenier, du Prat. Je pense à Dubourg-Lancel, encore qu'il n'entraîne personne ; je crains qu'un oubli ne le vexe ; pourtant...

– Dubourg-Lancel est impossible, dit Blaise.

Chacun avait compris, mais Blanche crut devoir ajouter :

– Tout le monde penserait à Noël !

– Le mieux serait de lui parler franchement, suggéra Lola.

– Peut-être. Je verrai.

Déjà il reprenait son énumération :

– Le sous-préfet. Dauhier ne quitte guère Paris pendant la session parlementaire, mais il faudra bien qu'il le fasse. Le procureur général s'excusera, mais on doit l'inviter. Le procureur de la République viendra, pour rencontrer le député. Cela va ?

Pour Blanche, quelque chose n'allait pas.

– Vous avez dit Bravard, Hervé ?

– Sans doute.

– Mme Bravard l'accompagnera ?

– Je l'espère.

– C'est une ancienne marchande d'oranges.

Hervé ignorait le « curriculum vitæ » de Mme Bravard. L'idée que la femme de son avantageux confrère avait vendu des oranges le choquait un peu et le réjouissait fort. Mais on se trouvait pour lors au-delà de ces plaisanteries.

– Elle ne l'est plus, répondit-il sèchement.

Blanche ne se tint pas pour battue.

– Vous feriez aussi bien, plutôt que cette personne distinguée, d'inviter Mme de Brebière.

Hervé et Blaise levèrent les sourcils.

Blanche sourit finement.

– N'est-elle pas la maîtresse de Guichardin ?

– Comment accueillerait-elle cette invitation ? demanda Hervé.

– Peut-être, si vous me laissez faire...

Les revanches de Blanche venaient vite. Mais elle avait le triomphe réticent.

Lola remua les lèvres. Elle eût volontiers protesté qu'on ne pouvait déceimment se faire une alliée de cette « malhon-nête femme » ; elle se retint. Non qu'elle craignît de se voir prendre au mot. Mais, devant son beau-frère et Blanche, elle éprouvait le sentiment obscur que cette indignation serait un peu malséante. Elle enchaîna :

– Et pour vous, Blaise ? dit-elle.

Blaise, épouvanté, levait les bras au ciel.

– Je ne sais pas trop !

– Moi, dit Blanche, je sais. Cela ne fera pas foule. Le trop nuit. Pichalet, naturellement ; les deux assistants de

Blaise, pour le décorum ; Maupain, qui l'a toujours soutenu au Conseil académique ; et du Boitel.

Blaise considéra sa femme avec stupeur.

– Du Boitel ?

– Du Boitel.

– Mais c'est lui qui me tire dans le dos !

– Justement.

Blaise haussa les épaules.

Hervé plissait les yeux pour mieux regarder Blanche.

– Si j'ai bien compris, ma chère, ce que tout à l'heure nous disait Blaise, du Boitel précisément nous oppose un candidat ?

– On a vu des gens changer d'avis.

– Avez-vous quelque raison de croire qu'un tel changement soit probable ou possible ?

– Il vous faut toujours des raisons, à vous. J'ai le sentiment que si on me laissait faire...

– Encore ! dit Blaise avec humeur. Si on te laissait faire, que ne ferais-tu pas ? Viendrait-il seulement, ton du Boitel ?

– Je connais quelqu'un qui le touche d'assez près.

– Première nouvelle. Qui ?

– Son nom ne te dira rien : Olivier Bruslin.

Blaise fit une moue. « Cela ne me dit rien, en effet. » Hervé remarqua que ce prénom, Olivier, était le premier qu'on jetât dans la conversation, depuis une heure. Lola détourna la tête.

– Tu ne m'as jamais parlé de ce type, dit Blaise.

– Mais si. Mais si. Je jouais au tennis avec lui, l'année dernière déjà quand il était chez les Charrière, à Montreuil. Cette année, il y est revenu. Je t'ai parlé de lui. Mais quand je te parle, m'écoutes-tu jamais ? À la vérité, j'ignorais d'abord qu'il connût si bien les du Boitel. Depuis quelque temps, il m'en rebat les oreilles. Il aimerait que je les rencontre. Je

me suis toujours dérobée, pour les raisons que tu sais. Tout compte fait, ce serait mieux.

– Et qu'est-il pour les du Boitel?

Blanche se leva pour donner du thé.

– Le sais-je? Un vieil ami de sa femme, je crois. Mettons, si tu veux, un ancien amant. Je ne serais pas étonnée qu'il le fût encore...

– Cela devient intéressant, reconnut Hervé.

– Hervé! fit sévèrement Lola.

Elle vit que Blaise haussait les épaules.

– Oh! Tout ça...

Blanche, d'une voix très détachée, disait :

– Naturellement, il faudra inviter aussi Olivier Bruslin.